Éric Fottorino

Caresse de rouge

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Éric Fottorino

Caresse de rouge

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2004.*

Extrait de la publication

Licencié en droit et diplômé en sciences politiques, Éric Fottorino est journaliste et collabore régulièrement au journal *Le Monde*. Il a publié son premier roman *Rochelle* en 1991. *Un territoire fragile* (Stock) a reçu le prix Europe 1 et le prix des Bibliothécaires. Il est également l'auteur de *Caresse de rouge*, paru aux Éditions Gallimard, couronné par le prix François-Mauriac 2004. *Korsakov*, son septième roman, a été récompensé par le prix Roman France Télévision 2004, et par le prix des Libraires 2005.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour Elsa

Extrait de la publication

I

TÔT CE MATIN

Tôt ce matin, le téléphone a sonné dans mon bureau. L'agence était encore déserte. Je me suis demandé qui pouvait m'appeler de si bonne heure. J'ai pensé à mon assistante. Mais le numéro affiché n'était pas celui de Mathilde. J'ai hésité à répondre. J'aurais voulu préserver ce moment de calme avant que l'étage ne se transforme en ruche.

Depuis que je dirige l'agence des Gobelins, je n'ai plus un instant à moi. Dès huit heures, les chargés d'affaires viennent noter les consignes, m'informer de l'avancement d'un dossier. C'est un défilé ininterrompu dans ma grande bulle vitrée. Certains ont besoin d'un mot d'encouragement, d'un conseil. Je dois réagir vite, trancher, organiser. Je dois écouter, aussi. L'assurance est

Extrait de la publication

un métier prenant. Il faut sans cesse amadouer les clients, les convaincre qu'il est de leur intérêt de prévoir tous les risques de l'existence, même s'ils se sentent à l'abri du danger. Nos archives racontent mille désastres intimes nés d'un orage ou de défaillances humaines aux conséquences cruelles.

Le public nous considère sous un jour à peine plus favorable que les huissiers et les ordonnateurs des pompes funèbres. Mes courtiers le savent. C'est pourquoi j'attends d'eux qu'ils soient physiquement présents auprès de nos sociétaires lorsqu'un malheur les frappe. Je ne parle pas de dégâts des eaux ni de tôle froissée. Je pense aux accidents qui laissent les hommes sans toit, ou immobiles dans un fauteuil roulant. J'estime que notre action ne peut se limiter au versement des primes d'assurance. Aujourd'hui, trop d'institutions se contentent de courriers froids et impersonnels, de simples e-mails parfois, pour soutenir les sinistrés.

À l'époque où je m'occupais moi-même de la clientèle, je connaissais le visage des trois cents et quelques personnes qui composaient mon « portefeuille ». Quand un cour-

tier m'annonce l'enregistrement d'un nouveau sociétaire pour une police multirisque, je l'interroge sur l'âge de l'intéressé, sur sa profession. Je veux savoir le nombre de ses enfants, quels sont ses projets, à quelle date il doit le revoir, non pas pour l'inciter à souscrire d'autres contrats, mais dans le seul but de créer un lien particulier. Il arrive que des collaborateurs s'étonnent de mes exigences. Ceux-là, je ne les garde pas longtemps. Le groupe est assez bien implanté à Paris pour accueillir ailleurs les obsédés du chiffre. Ici, je décourage l'activisme. Je préfère que nous traitions avec soin ceux qui nous accordent leur confiance. Je veux leur donner ce sentiment que chez nous ils sont chez eux. « Assuré, rassuré. » C'est notre slogan, il me plaît. J'aime rassurer les autres, si je peux.

La première fois qu'ils sortent de mon bureau, les jeunes confrères doivent se dire qu'ils ont rencontré un moine-soldat du capitalisme. Ma calvitie et mes costumes dénués de fantaisie contribuent à cette image que je sais répandue parmi mon personnel. Cela m'est égal. J'en tire même satisfaction.

Extrait de la publication

La bonne marche de notre filiale me place hors d'atteinte. Le siège n'a jamais émis aucune réserve sur mes méthodes qui renvoient sans doute à un autre âge, du temps où les sociétés étaient moins grandes, moins fragiles aussi, où la parole de chacun semblait digne d'intérêt.

Grâce aux relations que j'ai tissées au fil des ans avec la clientèle, nous assurons la couverture tous risques d'une quantité non négligeable d'immeubles, et pas seulement dans les vieux quartiers des Halles ou des Batignolles. Il y a deux ans, j'ai succédé à Pierre Villemiane à la direction de l'agence des Gobelins qu'il avait lui-même ouverte en 1976. Avant le pot d'intronisation, dans ce grand bureau vitré où mon téléphone continue de sonner, il m'a dit : « Mon cher Félix, vous avez trente-huit ans, l'âge qui était à peu près le mien quand nous nous sommes installés ici. J'ai entière confiance en vous. Mais acceptez de ma part cet ultime conseil : n'oubliez jamais que notre métier vaut ce que vaut votre vigilance. Un accroc dans une seule maille et tout le manteau peut filer entre vos doigts. À vous de

Extrait de la publication

veiller à la comptabilité, à la répartition des polices entre nos branches d'activité, au dosage des risques. Compatir ne dispense pas de savoir compter. »

Par ces quelques mots, il voulait m'avertir que je devrais abandonner aux autres ce qui m'avait tant passionné : le terrain, les gens, leur vie et le petit grain de sel que je pouvais y déposer pour la leur rendre plus vivable.

À la cinquième sonnerie, j'ai fini par décrocher le téléphone. Un homme à la voix blanche m'a demandé si j'étais bien Félix Maresco. J'ai senti son soulagement après que j'ai répondu oui. Il s'est présenté, Paul Grunbach. Aussitôt s'est dessinée dans mon esprit la silhouette de cet adhérent de longue date, son allure de vieil Anglais, le bel immeuble dont il est propriétaire rue Galande, face au cinéma qui programme depuis trente ans le *Rocky Horror Picture Show.* J'y allais souvent, à l'époque où j'étudiais le droit à la Sorbonne.

L'homme était affolé. Les mots se bousculaient, incompréhensibles et désordonnés. Il était question d'une catastrophe, de feu

Extrait de la publication

partout, d'une certaine Jeanne, de bougies et d'enfant. Je lui ai parlé doucement. Il s'est ressaisi. Après, il m'a demandé si je pouvais venir.

Le temps d'écrire un mot à Ronald, mon adjoint, et je me suis retrouvé devant la station de taxis du boulevard Saint-Marcel. Depuis trois mois, j'ai arrêté de conduire dans Paris. J'ai aussi arrêté de fumer. Dix minutes plus tard, le chauffeur m'a laissé au bas de la rue Saint-Jacques. Plusieurs véhicules de pompiers étaient stationnés, ainsi qu'une ambulance du Samu et une voiture de police. L'entrée de la petite rue Galande était bouclée. La course payée, j'ai poursuivi le trajet à pied.

Les flammes sortaient encore d'une fenêtre, au troisième étage de l'immeuble. La façade était noircie jusqu'à la toiture. Le sol pavé dégorgeait, comme si la Seine voisine avait débordé de son lit. J'imaginais les hectolitres d'eau que les lances de caoutchouc avaient dû expédier vers le brasier. Une belle journée s'annonçait. Le ciel était déjà d'un bleu immaculé. C'était un grand ciel de bord de mer. Il paraît que juin sera

Extrait de la publication

ensoleillé, cette année. Un attroupement s'était formé de part et d'autre de l'immeuble, si bien que les forces de l'ordre avaient déployé de longs rubans rouges pour tenir les curieux à distance. Sur le pas de sa porte, une femme en robe de chambre voulait savoir s'il y avait des victimes. Sa voisine, qui semblait bien renseignée, affirmait que les occupants étaient absents.

Je me suis frayé un chemin jusqu'à Grunbach. Je l'avais aperçu au pied du camion-citerne. Un policier m'a interpellé. J'ai sorti ma carte professionnelle en précisant que j'étais l'assureur de l'immeuble. Il m'a dévisagé avec étonnement, puis m'a fait signe de passer. Grunbach avait le visage défait d'un homme qui n'a pas dormi. Je ne l'avais plus revu depuis ma promotion aux Gobelins. Son dossier était suivi par Éric Chabrerie, un de mes meilleurs courtiers. Grunbach avait conservé mon numéro direct. Devant la gravité du sinistre, sans doute avait-il éprouvé le besoin de se confier à quelqu'un du métier qu'il tenait pour un ami.

J'ai serré sa main dans les miennes. Il m'a remercié de l'avoir rejoint. Les dégâts

devaient être considérables, mais il s'inquiétait surtout pour sa locataire. Il disait d'une voix faible : « Et Jeanne, et Jeanne… » Pensant le rassurer, je lui ai rapporté ce que j'avais entendu de la bouche de la voisine. Il a secoué la tête. Les témoignages étaient contradictoires. Certains croyaient avoir vu sa locataire sortir de l'immeuble à moitié nue et s'éloigner seule vers la Seine. D'autres prétendaient qu'elle était accompagnée de son petit garçon, un gamin de sept ou huit ans. On n'avait retrouvé personne.

J'ai voulu savoir si les pompiers avaient pu accéder à l'appartement. « Un seul, a dit Grunbach. Avec toute cette fumée, il est ressorti aussitôt et noir comme un charbonnier. » Le propriétaire, lui, était d'une pâleur inquiétante. Je l'ai tranquillisé en lui promettant que nous irions ensemble sur place. Plus aucune flamme ne venait lécher la façade qui ressemblait à la gueule d'un four. La police essayait de disperser les badauds. Des bus remplis de touristes avaient aussi coupé leur moteur devant la petite rue, comme si cette vision imprévue agrémentait le circuit des visites pour Notre-Dame.

Vers neuf heures, le capitaine des pompiers nous a fait signe de le suivre. Le feu était maîtrisé. À l'expression de Grunbach, j'ai deviné qu'il préférait me voir passer devant. Nous avons sorti nos mouchoirs. L'air saturé de cendre était suffocant, dans la cage d'escalier. La porte de l'appartement dévasté était ouverte. Nous l'avons refermée derrière nous.

Un silence de sacristie régnait dans le petit deux-pièces où ce qui n'avait pas brûlé était noyé sous l'eau. Les papiers peints avaient fondu. Les meubles étaient méconnaissables. Seule la cuisine, qui donnait sur la cour, était presque intacte. Le capitaine des pompiers a confirmé qu'il n'y avait personne sur les lieux. Le propriétaire se demandait où étaient passés Jeanne et son fils, et comment l'incendie avait pu se déclarer.

Pendant que les deux hommes s'entretenaient, j'ai sorti un petit carnet de notes et un stylo-feutre pour les constatations d'usage. J'ai avancé jusqu'à la pièce voisine, sans doute la chambre, tout aussi calcinée que le séjour. Il n'était pas facile d'imaginer que, la

veille encore, des gens menaient ici une existence paisible, accomplissaient les gestes du quotidien, regardaient la télévision ou se penchaient tranquillement aux fenêtres pour respirer l'air du soir. Dans un recoin, près d'un canapé convertible dont ne subsistait que le squelette métallique, mon œil s'est posé sur un objet brillant. En m'approchant, j'ai remarqué un cadre en ronce que l'écroulement d'une bibliothèque avait projeté au sol. Le verre s'était brisé en plusieurs endroits. Dessous apparaissait une photographie mangée par le feu dans la partie supérieure. Restait seulement le visage de profil d'un garçonnet qui regardait en l'air, là où s'étalait maintenant une grosse tache sombre. De la femme à ses côtés, sûrement sa mère, on ne distinguait plus qu'une boucle de cheveux et un large sourire, rien d'autre qu'un sourire.

J'ai déposé le cadre dans la niche prévue pour une lampe de chevet puis j'ai poursuivi mon relevé. Grunbach et le pompier m'avaient rejoint. « Peut-être un court-circuit, disait le soldat du feu. Ou alors une bougie allumée qui aura enflammé le

Extrait de la publication

rideau. » Il était trop tôt pour savoir. Grunbach se lamentait. Il répétait : « C'est comme s'il y avait eu la guerre. »

Je me suis dirigé vers la cuisine. Des cendres acheminées par les trombes d'eau étaient passées sous la porte, laissant au sol de larges traînées sombres. Mais les murs de faïence étaient intacts. Un coup d'éponge aurait suffi à les raviver. Dans un placard, on avait empilé des ouvrages de cuisine facile, des albums en couleurs expliquant comment confectionner des desserts amusants, des banana split, des meringues à la noix de coco, des granités au sirop. J'ai attrapé un des livres au hasard. Entre deux pages était agrafée une recette maison écrite à la main d'un tracé rond d'enfant, ou d'adulte s'appliquant à être bien lisible pour un enfant. Près des livres s'alignaient de minuscules moules à tartelette et aussi, soigneusement rangés, comme indifférents au sinistre, quelques ustensiles précieux, un fouet à main, une spatule en bois, les bras d'un mixer, des ramequins aux bords ondulés.

J'ai entendu la voix du propriétaire. « Cela ne veut peut-être rien dire, expliquait-il, mais

Extrait de la publication

les taches de cire sont légion sur la moquette, près des fenêtres, là où pendaient les rideaux. Elle n'a pas dû faire attention, Jeanne. » Je lui ai demandé s'il la connaissait bien. J'ai appris qu'elle était la fille d'une amie à lui. L'an passé, elle s'était retrouvée seule avec son fils. Il fermait les yeux sur les retards de loyer. Elle était assez dépressive, un peu dépassée par les événements, sans emploi stable. Cet automne, il était venu lui rendre visite avec sa mère. L'appartement était éclairé aux bougies et il n'y faisait pas chaud. Après leur départ, la mère de Jeanne lui avait avoué qu'elle ne payait plus l'EDF. Il a soupiré : « Des bougies, avec toutes ces boiseries… »

Le capitaine des pompiers était redescendu. Nous sommes restés encore un moment. Les murs ruisselaient d'eau sale. « On dirait vraiment qu'il y a eu la guerre », se lamentait Grunbach. Il s'est engagé à son tour dans l'escalier. Je l'ai suivi en pensant que je reviendrais bientôt, et seul.

Extrait de la publication

Composition Imprimerie Floch.
Impression Novoprint
à Barcelone, le 23 août 2005.
Dépôt légal : août 2005.

ISBN 2-07-031810-9 / Imprimé en Espagne.

137827

Extrait de la publication

Caresse de rouge
Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre
Caresse de rouge d'Éric Fottorino
a été réalisée le 07 février 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070318100 - Numéro d'édition : 137827).
Code Sodis : N50153 - ISBN : 9782072451683
Numéro d'édition : 232966.

Extrait de la publication